

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La charge

Ying Chen

Volume 37, numéro 5 (221), octobre 1995

Après les lyriques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chen, Y. (1995). La charge. *Liberté*, 37(5), 59–65.

YING CHEN

LA CHARGE

Nous qui nous tenons à l'insaisissable point d'intersection de tant de mondes différents et contradictoires, il peut nous arriver d'être surpris soudain par une charge sans aucun rapport avec notre capacité et notre usage : une charge étrangère.

Rainer Maria Rilke

— 1 —

On me demande souvent pourquoi j'écris en français. Cette question semble désormais incontournable. J'ai essayé en vain de me réfugier derrière des explications détournées ainsi que dans le silence, consciente que par mes réponses je projetterais une ombre inutile sur ceux qui sont habitués à vivre dans la lumière. Mais puisque la même question innocente reviendra inévitablement me piquer au vif, je préfère y faire face une bonne fois pour toutes.

À vrai dire, j'ignore comment le destin a pu me nouer aussi fortement avec la langue française. Ce doit être comme un grand amour que viendrait appauvrir toute explication. Je connais en revanche la raison pour

laquelle j'ai choisi une langue autre que le chinois, car, dans mon cas, le choix d'une langue implique l'abandon de l'autre. Cette trahison de ma langue maternelle n'a jamais été définitive, ni sans douleur, mais c'est une autre histoire. En fait, mon engagement dans l'écriture française peut être considéré, au moins au départ, comme un geste de révolte contre ma culture, qu'incarne la langue chinoise.

D'ailleurs, je me demande bien si je possède une culture, moi qui ai grandi dans la révolution et qui fais partie d'une génération dite perdue. Mais avant moi, combien d'autres générations ont été elles aussi perdues. Je continue de penser que les civilisations sont mortelles. La civilisation chinoise a atteint son sommet il y a environ mille ans, puis elle n'a cessé de se dégrader, de descendre la pente, de s'anéantir. Aujourd'hui elle n'est plus devant moi qu'un tas de ruines nostalgiques. Mes compatriotes n'ont que deux choses dans leur poche : le passé et l'avenir. Deux choses aussi insaisissables l'une que l'autre.

Je suis donc à la recherche d'un présent, depuis le jour où j'ai compris que ma culture est une culture d'outre-tombe et que sa résurrection sera aussi lente que son déclin. Je deviens une feuille solitaire qui rêve de se replanter ailleurs. Mes ancêtres disaient que les feuilles mortes devaient rejoindre leurs racines. Mais je me refuse à un sort aussi naturel et aussi banal. Par un coup de vent capricieux, je me suis laissée emporter jusqu'à l'Occident. Je me glisse dans une autre langue et espère y renaître.

Mon inquiétude est pourtant énorme. En voulant changer de langue, je risque de n'en posséder aucune. En désirant la renaissance, je suis menacée par le néant. Seront punis, oui, je le sais bien, mon appétit de l'inconnu, mon impatience de vivre et mon ambition de sauter d'un monde à l'autre. Alors je saisis cette langue étrangère qui

semble être le seul support de mon existence flottante. Je ne me sépare plus d'elle, j'écris.

Mon travail d'écriture ressemble au travail de Sisyphe. La langue empruntée est cette pierre cruelle qui retombe sans cesse. Les mots se moquent de moi et les phrases se décomposent dans ma tête. Quand je suis fatiguée, je mélange le jour et la nuit, l'Occident et l'Orient, et je me trompe de sons et de couleurs. Dans ces moments-là, j'éprouve la sensation étourdissante d'arriver au seuil d'un état poétique, sinon de la folie. Il me faut alors revenir dans les dictionnaires et tout recommencer.

Ma fatigue est perpétuelle, mais j'en suis heureuse. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Albert Camus parle ainsi de la grandeur inutile de l'Art : « [La création] est le bouleversant témoignage de la seule dignité de l'homme : la révolte tenace contre sa condition, la persévérance dans un effort tenu pour stérile. Elle demande un effort quotidien, la maîtrise de soi, l'appréciation exacte des limites du vrai, la mesure et la force. Elle constitue une ascèse. »

Ce paragraphe, je l'ai tapé sur une feuille et le consulte de temps en temps. Car, si la création est une ascèse, l'écriture en langue étrangère me permettra peut-être d'en connaître toute la profondeur.

Juin 1994

— 2 —

Il y a quelques années, j'ai quitté mon pays natal. Je voulais sortir d'une réalité qui m'était trop proche, d'une existence qui me semblait réglée avant ma naissance. Je me suis engagée dans une voie qui devait me mener ailleurs et à une vie sans attaches. Mais aujourd'hui je

comprends, non sans bonheur, que je me suis trompée, que je suis partie mais ne suis pas arrivée. Et peut-être n'arriverai-je jamais. L'ailleurs est cette étoile infiniment lointaine dont la lumière seulement vient caresser le visage fatigué du voyageur. Je me tourne alors en arrière mais ne vois plus mes traces. Elles ont été vite brouillées par les tourbillons du temps. Je me trouve à mi-chemin entre mes origines et mon ailleurs. Ma destinée est cassée en morceaux. Je suis et je ne suis pas.

Je vis désormais dans la mémoire ainsi que dans l'espérance. Mon âme court entre ces deux amants qui chacun prennent en main une partie de moi. Je me raconte des mensonges sincères, de même qu'aux autres, pour que je ne les abandonne pas et ne sois pas abandonnée. Je ne saurais vivre sans l'un ou l'autre.

L'absence physique de mon pays natal crée tout de même en moi un sentiment de rupture que la joie de l'errance ne fait pas oublier. Quelquefois, j'aurais aimé aller m'étendre sur cette terre si familière et si haïssable, m'asseoir en fin d'après-midi au bord d'une de ces rivières dont l'odeur fait reculer le soleil. Je me dis : ce que j'ai perdu dans l'exil, je le gagnerai dans la créativité. Alors j'invente des histoires sur et pour ce pays. Ses histoires sont mes histoires, son malheur, le mien. On écrit parce qu'on souffre. Je rêve du jour où je n'aurai plus à écrire.

Mon départ étant irréversible, je marche malgré tout, me semble-t-il, vers mon étoile. Cela me suffit. L'important est d'aller vers, mais non d'arriver réellement. Ceux qui veulent arriver quelque part aspirent à une terre particulière. Or toutes les terres ont tendance à nous repousser d'abord et à nous enfermer ensuite. Partout où l'on va, on finit par se faire enterrer plus ou moins de la même façon. Je suis donc toujours sur mon chemin, en apprenant les langues de mon étoile pour m'approcher

un peu d'elle. On existe, n'est-ce pas, dans la langue et par la langue. De même, en voyage, on se promène d'une langue à l'autre, à tel point qu'on oublie presque sa propre langue. J'emprunte les langues, sachant bien qu'elles ne sont pas les miennes et qu'elles me seront retirées à la moindre inattention de ma part. J'observe froidement le temps des verbes et le genre des choses. Je suis une éternelle étudiante de langues.

Ce que mon exil, c'est-à-dire mon apprentissage des langues m'a apporté, je ne l'échangerais contre rien au monde. Il m'enseigne entre autres l'humilité, me fait comprendre qu'avec ou sans origines, je ne suis rien du tout. Je croyais avoir une patrie et une langue. Insatisfaite, je désirais une autre patrie et une autre langue. Mais depuis mon départ, je comprends que ces choses-là ne sont pas à ma portée. Elles ne sont pas faites pour les voyageurs comme moi. Elles n'existent que derrière les frontières, dans l'intimité des murs. Les patries et les langues sont comme des amants possessifs, il faut les toucher régulièrement, les caresser, les écouter, tourner autour d'elles. Elles ne supportent pas l'absence. On ne peut partir, les laisser seules, créer des malentendus, sinon on va les perdre, sinon elles se dérobent à toute vitesse. Je me sens désespérément éloignée d'elles. Je prends l'habitude du recul à leur égard. J'observe les unes en ayant conscience de la réalité des autres. Je les aime à distance, les contemple avec impuissance. Je les vois dans le miroir déformant de ma mémoire et de mon imagination. Je ne sais plus trop laquelle est ma vraie patrie et ma vraie langue. Le passé et le futur se confondent. Mes origines me semblent de ce fait multipliées, refaites et introuvables. Tout est devenu ailleurs. Mon étoile ressemble à une racine qui pourrait être la mienne mais que, du bout des doigts, je n'arrive pas à atteindre. Je flotte ainsi sur une mer où de nul côté je

ne vois la rive. Grâce à cette solitude, le moi perd son importance, et je ne suis plus seule.

Octobre 1994

— 3 —

Lorsque je prétends ne pas vivre pour écrire mais écrire pour survivre, j'espère, évidemment, pouvoir un jour cesser d'écrire, prendre retraite de cette tâche trop grande pour moi, me débarrasser du fardeau de mots toujours futiles et impuissants. Car, de plus en plus, cette noble activité semble alourdir mon existence que j'ai voulu légère, me tirer d'une agréable paresse qui m'était auparavant si naturelle, me dénaturer, par conséquent, et m'entraîner hors de mes murs sans pour autant me libérer. Mais pour pouvoir se dédroguer de la littérature, il faut de la certitude. Il faut croire que le bonheur est encore possible. Que la vie est possible. Voilà la clé de tous les problèmes, ou de toutes les grandeurs forcées.

Or, déjà profondément embarrassée par le « handicap mental » venant de ma confusion linguistique, malade d'une nostalgie quelque peu refroidie dans mon ventre comme un tombeau atténuant le printemps sur un tableau, nostalgie pour des choses qui n'en valent d'ailleurs pas la peine, comment rester en plus indifférente à ma peau ? Oui, à ma peau avec son insupportable couleur, oh cette laideur et cette honte ! Ces empreintes des héritages inférieurs qui, même sous les frontières les plus généreuses où toutes les injustices se déroulent dans la justice, peuvent attirer les interrogatoires, encourager la fouille et abrutir les cœurs hautement civilisés. Comment faire pour renaître, avec une peau toute neuve, sans plaie et respectable ? Sinon, comment ne pas écrire ?

Et même si j'arrive à faire abstraction de tout cela, en m'imaginant dépasser le monde alors qu'en réalité le monde comme toujours me dépasse, je dois encore affronter mon propre corps qui est mon plus impitoyable ennemi. Ma chair perd son éclat un peu chaque jour, je ne me trompe pas. Alors, par réflexe, je saisis ma plume — cette chose si lourde et si incontrôlable —, j'entasse les mots au risque de me briser le poignet, dans l'espoir de construire un abri pour mon corps déshonorable. Une espèce de bateau peut-être qui va à contre-courant du temps. Pourvu que les mots se renforcent lorsque les tissus du corps se défont. Pourvu. À l'âge où je recevais mes premiers cours de chinois, j'ai déclaré : je serai écrivain, mon nom sera connu et je vivrai aussi longtemps que mes livres ! Je croyais vaguement que ce qui était transcrit par le langage disparaissait moins vite. Je désirais l'éternel avant même de comprendre l'éphémère.

Mais, maintenant, comme le pouvoir du langage me semble ébranlé — le bateau coulera tôt ou tard, le rocher de Sisyphe retombera tôt ou tard —, je songe moins à la survie de mon esprit qu'à l'épuisement de mon corps, qu'au simple *mouvement* d'écrire. Je ne désire que vivre pleinement cette vie actuelle, en me réfugiant le plus possible dans l'imaginaire, dans la recherche de l'impossible et dans les illusions désillusionnées, en inventant pour chacun des instants de ma vie un quelconque sens dramatique ou poétique, bref, en faisant de l'écriture non plus un moyen de relèvement, mais de consolation.

Mai 1995